

LA VALORISATION DE LA CREATION POPULAIRE*

PERPESSICIUS

Les trois années passées dans la capitale moldave furent la période la plus favorable et féconde de l'activité de folkloriste d'Eminescu. Le contact avec les livres, avec les vieux livres roumains surtout, pour la sauvegarde desquels il plaida, en tant que directeur de la Bibliothèque universitaire, dans des rapports d'une beauté classique, l'amitié avec Ion Creangă, l'aède par excellence du folklore national, l'année où il fut réviseur scolaire de deux départements, et le contact serré avec le monde des villages et avec la source authentique des créations populaires et de la langue roumaine, enfin l'activité comme rédacteur au journal *Curierul de Iasi* dans les colonnes duquel il enregistre tous les faits de culture concernant le peuple en même temps que les attentats commis par la presse provinciale contre la pureté et l'originalité de l'âme populaire sont autant de professions et d'activités où Eminescu fit preuve d'une grande énergie et clairvoyance et qui eurent des échos soit dans les manuscrits du poète soit dans son œuvre littéraire et journalistique. Les manuscrits de Iasi, les registres oblongs du réviseur (2306, 2307, 2308) ou les feuilles du ms. 2262 sont chargés de textes populaires, de rîfoina.s, de criées, de ballades dont les prototypes et les sources attendent encore d'être identifiés, mais dont la présence massive et la transcription non seulement continue mais des plus élégante révèlent, chez le poète les grands tourments sentimentaux et familiaux de l'automne 1876, chez le fonctionnaire et journaliste appliqué et d'une rare méticulosité, un attachement remarquable envers la création populaire. À la poésie lyrique et épique s'ajoutent cette fois-ci de riches fragments de la parémio-logie du grand *vornic* Iordache Golescu dont *in-folio*, aujourd'hui à l'Académie, avait fait l'objet d'un long débat à la *Junimea* et d'une étude des plus pertinentes, publiées par Alexandru Lambrior dans *Convorbiri Literare* (1874). Eminescu avait consulté cet *in-folio* intitulé *Pilde, povăţuri, cuvinte adevărate şi poveşti adunate de...* (Maximes, proverbes, histoires vraies et contes recueillis par...) en y marquant de son habituel crayon rouge soit les proverbes qu'il allait transcrire, de sa calligraphie admirable, dans ses manuscrits soit les contes qui allaient figurer dans les livres de lecture pour la publication desquels il collaborait avec Miron Pompiliu. Il faut mentionner surtout les deux recueils *d'irmoase* ou chants d'amour, où il puise plus d'une fois l'inspiration de sa poésie originale. La présence massive de ces chants, dont beaucoup sont d'une tendre poésie rétrospective et d'autres, tout aussi nombreux, sont nettement anti-littéraires, et dans la transcription desquels il met de l'ardeur, du soin et beaucoup de patience, soulève un problème, à première vue, contradictoire: Eminescu était-il un admirateur des chants d'amour ou tout simplement un amateur de curiosités, comme beaucoup sont enclins à le croire? Les relectures et interventions fréquentes pendant ou après la transcription de ces recueils compacts, et surtout la manière dont il transcrivit, d'après un manuscrit propre, le second recueil montrent clairement que les manifestations poétiques du peuple constituaient pour lui une unité, qu'elles étaient toutes des documents psychologiques. La conviction du poète que ce qui faisait

* Extrait de l'étude *Eminescu et le folklore*, parue comme *Préface* à M. Eminescu, *Œuvres*, III, 1963, en « Revue Roumaine », nr. 5-6/1989, p. 156-162.

l'originalité d'une langue et de la littérature populaires était surtout le fonds de locutions, – « ces moules inchangés qui se forment pendant des millénaires et qui donnent à chaque langue sa physionomie propre », ces « nombreuses subtilités psychologiques qui donnent vie aux sonorités mortes des paroles » – revient d'ailleurs de façon toujours plus insistante dans ses interventions journalistiques de l'époque. Dans une chronique au premier numéro de la revue « *Caledarul literar pentru ambele secse* » qui paraissait à Piatra Neamt et publiait des traductions nuisibles de Ponson du Terrail, Eminescu se demandait à juste titre: « Mais enfin, le Collectionneur ne trouve-t-il rien à recueillir à Piatra, dans une région montagneuse pleine de légendes, de proverbes, de locutions, de localités historiques? Ion Creangă est justement un de ces montagnards nés dans la région de Neamt. Les collectionneurs ont-ils jamais lu *Dănilă Prepeleac*, *Soacra cu trei nurori* (« La belle-mère aux trois brus ») et ses écrits, pour voir quelles devraient être leurs sources d'inspiration, comment parlent et se meuvent les habitants de Neamt? » La collecte de ces « Légendes et contes, proverbes et locutions, de véritables joyaux de la pensée du peuple roumain », que les ravages du journalisme de l'époque et la pseudo-culture menaçaient de disparition, lui semble être la première obligation des revues de province, et il en indique un programme et une conception harmonieusement cristallisés. Lorsque, en août 1877, la revue illustrée bucarestoise « *Global* » prétend s'intituler « Revue de littérature populaire », Eminescu trouve l'occasion de définir le concept en l'élargissant, invoquant l'exemple de « *Șezătoarea* », la revue humoristique de Iosif Vulcan, qui essayait de « réfléchir comme un miroir la pensée et la conception du peuple même ». Il ajoute: « On ne saurait appeler littérature populaire autre chose que la pensée et les produits de la fantaisie du peuple même, qui deviennent littérature au moment où ils revêtent une forme écrite, ou les productions de la classe cultivée, mais tellement appropriées à la pensée du peuple que s'il ne les a pas créées, il aurait pu le faire ». Il cite ensuite les « peu nombreux représentants de la littérature populaire chez les Roumains: Anton Pann (en Valachie) Vasile Aron et Ion Barac (en Transylvanie), Constantin Negruzzi et Vasile Alecsandri (dans certains de ces écrits) en Moldavie et parmi les plus récents, Slavici (le conte humoristique) en Transylvanie et Creangă (le conte fantastique) en Moldavie. Si l'on y ajoute certains ouvrages d'agronomie, plus anciens, de Ion Ionescu qui sont écrits tout à fait dans la langue et selon la façon de penser du peuple, nous avons presque épuisé la littérature populaire roumaine » (...) En automne 1877, Eminescu s'installe à Bucarest et pendant les six années passées comme rédacteur à « *Timpul* », années riches en campagnes de presse retentissantes, culminant, en ce qui concerne la création lyrique, par la publication des *Ėpitres* et de *Lucifer*, son intérêt pour le folklore ne diminue pas, bien au contraire, tant les manifestations en sont riches et variées. L'exil bucarestois du poète (...) le fait s'attarder sur les vieux recueils de poésie populaire de Iasi, y compris les chants d'amour, qu'il relit, déguste, retient et complète de textes nouveaux qui lui tombent d'une manière ou d'une autre sous les yeux. Le parfum de ces fleurs des champs pressées entre les feuilles des manuscrits lui fait revivre ses souvenirs de Iasi, et le poète se surprend plus d'une fois à improviser sur le premier espace blanc, entre les colonnes chargées de *doïnas*, en mètre populaire, presque toujours élégiaque, des fragments de son inépuisable confession d'amour. *Alei dragă alei mică* (« Las ma mie, las ma mignonne ») *Mă-ntrebai dragă-ntr-o zi* (« Ma mie, je me demandai un jour ») *Lumineze stelele* (« Laissez les étoiles briller ») sont de tels reflets biographiques transcrits à la manière folklorique et qui nous semblent, en dépit de ceux qui les

minimisent, d'autant plus importants qu'ils utilisent les qualités naturelles du mètre populaire. Suivent des monologues plus développés comme *Între nori și mare* («Entre les nuages et la mer»), *Dragoste adevărată* («Amour vrai»), *Ce stă vântul să tot bată* (« Pourquoi le vent ne cesse de souffler») — certains, comme ce dernier, commencés déjà à Iași, les autres, écrits tout d'un trait et qui conservent plus d'une suggestion des chants d'amour, qu'il continue à transcrire d'un manuscrit à l'autre (...) Il faut mentionner le groupe de textes d'une série de feuilles (2260, 303–310) où l'on retrouve, transcrits dans la graphie bucarestoise et à l'encre noire des années (1881–1882, des fragments du cycle des quatrains (*quadrinhas*) brésiliens et des vers criés du Tirol, que le poète compare aux criées roumaines (« *Convorbiri literare* », XV, 1 avril 1881) à côté de coupures de deux périodiques, dont l'un de Bucuvine (« *Foaia Societății* »...) publié par les frères Hurmuzachi et l'autre de Transylvanie, qui utilise le numérotage des vers par groupes de 5. Certaines de ces textes apparaissent sans aucune modification dans la collection Jarnik-Bîrseanu de 1885: Eminescu les avait donc retenus dès leur publication dans les périodiques, ce qui est bien naturel, puisque la chanoine M. Moldoveanu de Blaj avait confié aux deux auteurs une partie des matériaux de la collection dès 1879. D'un autre côté, on retrouve certains de ces quatrains chez Eminescu, qui les compare à ceux brésiliens et tirolais, et la que si ion se pose si le poète a collaboré à la constitution de ce cycle. Mentionnons aussi le petit texte *Epșoara* («La Jument») (2260, 310) qu'il transcrit d'après une publication dont il donne le titre: « *Toroipanu!* », qui s'est fort heureusement conservée dans le fonds de périodiques de l'Académie. Disons, sans entrer dans les détails, qu'il s'agit d'un journal provincial antilibéral de 1882 ayant au centre de la première page la fameux emblème des luites électorales du passé – la trique (*toroipan*). Le violent article de politique intérieure comprend aussi le texte qu'Eminescu transcrit et dont il modifie instantanément et de façon heureuse deux vers, selon la loi ancestrale du folklore qui polit, telle une rivière les cailloux de son lit, tout texte qui circule. « *Sire roi, moi je n'avais / Pour toute propriété / Qu'une jument; telle qu'elle était / L'affaire elle faisait j Et la maison nourrissait* », dit le texte populaire et cinq mois plus tard le poète reprend la formule dans un édi-torial de « *Timpul* », en l'adaptant: ... «Jusqu'à présent, la majorité était compacte. Telle qu'elle était, elle faisait l'affaire, comme on dit, et tout allait bon train...» C'est là un exemple seulement de la manière dont travaillait le journaliste.

Ajoutons encore que toute la collection de « *Timpul* » pendant les six années où il en fut rédacteur, plus exactement tous ses articles, sont parcourus de courants folkloriques, plus ou moins intenses. L'appel aux proverbes, aux locutions, aux subtilités lexicales est une des méthodes constantes du journaliste doué d'une vaste culture politique et connaissant comme peu d'autres, à l'exception peut-être de Heliade Rădulescu et de Hasdeu, le trésor des créations populaires. Le jour où l'œuvre journalistique d'Eminescu sera étudiée avec l'application et le zèle qu'on met à l'étude de sa poésie et de sa prose littéraire, on se rendra compte de l'étendue de ses connaissances en matière de folklore et de psychologie populaire, de la sûreté de ses intuitions, de la perfection des applications, de l'adéquation en un mot, de ses métaphores. Mais « *Timpul* » révèle aussi d'autres aspects. Telle la remise en circulation et la mise en valeur de l'œuvre poétique d'Anton Pann, où les feuilletons du journal puisent amplement, car Anton Pann « le filleul de Pepelea, ingénieux comme une proverbe » est un des écrivains les plus appréciés par Eminescu. Le rédacteur de « *Timpul* » accorde la même attention à la littérature populaire d'autres peuples; il publie

en feuilleton un riche cycle de « ballades serbes » d'une tenue artistique impeccable, dont le traducteur reste anonyme jusqu'en 1889, où « *Fântâna Blanduziei* », dont la direction avait été confiée au poète, rétabli temporairement, par un groupe de jeunes lettrés, publie les mêmes ballades serbes, sans aucune modification, sous la signature de Dionisie Miron, folkloriste du Banat, connu aussi des pages du journal « *Columna lui Traian* », dirigé par Hasdeu. Cette reprise à sept années de distance, à l'initiative d'Eminescu, éclaire plus qu'un mystère biographique: la constance émouvante avec laquelle Eminescu manifeste son appréciation et son admiration. Et puisqu'il s'agit de biographie, rappelons un texte auto-biographique par excellence, moins connu, mais où il nous plaît de voir quelque chose de plus. C'est un entrefilet polémique intitulé *Pro domo*, qui proclame fermement et avec orgueil l'origine paysanne du poète et de son collègue de rédaction Ion Slavici. Mais il le fait avec un tel accent de sincérité et une invention parémiologique si prompte et plastique qu'il constitue une merveilleuse création folklorique: (...)

« Les radicaux devraient savoir que ce n'est pas avec des mensonges, qu'on fait la guerre, mais avec de l'argent, et que les balivernes proférées depuis la colline de la Métropole ne vêtissent ni ne réchauffent le soldat.

Quant aux mots rudes, toute chose a son nom. Un scélérat est celui seulement qui rend scélérats les gens qui, en vérité, ne le sont pas. Appeler une canaille une canaille n'est cependant pas une question de « langage », mais un bien triste devoir de ceux qui ont assumé la tâche pénible de juger les canailleries que l'on fait en ce monde.

Voici qu'une feuille qui fait elle aussi moudre ses balivernes au moulin de « *Românul* » en arrive à s'attaquer jusqu'à la personne des collaborateurs de « *Timpul* ». L'un en serait Hongrois, l'autre aurait été choriste au théâtre. Il n'y a là rien de fâcheux, et ils peuvent continuer de débiter de telles inepties et de s'intéresser aux détails de notre vie privée, où ils ne trouveront pas l'ombre d'un crime. Que l'un soit Roumain de Transylvanie, que l'autre, dans son enfance, ait fui pour un temps l'école pour en prendre à son aise parmi les acteurs, ceci ne prouve rien de mal quant à leur caractère ou à leur intelligence. En continuant les investigations on découvrira que l'un a taillé la vigne chez son père et que l'autre a tenu les mancherons de la charrue sur les terres paternelles, et en fin de compte qu'ils sont tous deux de souche paysanne roumaine, qu'au grand jamais on ne saurait traiter d'étrangers, un point c'est tout.

Qui n'a pas senti jusqu'à maintenant qu'il y a dans notre morve plus de nationalité véritable que dans les veines de tous les libéraux pris ensemble, celui-là a soit un naturel vicieux (qu'on le chasse, il reviendra au galop), soit ferme volontairement les yeux pour ne pas voir.

Quand ils nous accusent, nous, de ne pas être Roumains, les gens rigolent car ils savent que nous n'avons jamais cessé de suivre l'exemple de nos parents qui furent Roumains de père en fils. Mais quand c'est eux que nous appelons rejetons et fils de phanariotes, cela les pique au vif parce que c'est vrai, qu'ils se sentent morveux et ont besoin de se moucher » (« *Timpul* » III, 4, 5 janvier 1878).

L'ample mise en valeur de la création populaire, qu'il poursuit avec persévérance et le plus souvent avec acharnement dans les pages de « *Timpul* » cet amour et cette foi inébranlable en le « génie » du peuple roumain sont étayés de temps à autre par de longs articles programmatiques, inspirés soit par les erreurs d'une fausse culture, avec des conséquences désastreuses pour l'enseignement, la linguistique, la littérature ou la politique, soit par les réactions des savants éclairés et en premier lieu de Bogdan

Petriceicu Hasdeu, dont l'activité soutenue et la direction scientifique revigorante qu'il imprima à l'étude du folklore s'affirment tant dans les périodiques – « *Traian* », « *Columna lui Traian* », « *Revista nouă* » – que dans des ouvrages fondamentaux, tels que les deux volumes des *Cuvente den bătrîni* (« Paroles ancestrales », 1879, 1880) qui annoncent son grand dictionnaire étymologique *Etymologicum Magnum Romaniae*. Pour Hasdeu, le folklore – que, sous l'influence de Steinthal, il appelle « *ethnopsychologie* » – et la linguistique sont en étroite relation. « La linguistique, affirme-t-il dans l'avant-propos aux livres populaires, s'occupe de l'organisation des langues. L'ethno-psychologie, quant à elle, examine la croyance des peuples, que révèle surtout leur littérature populaire. Les deux – la linguistique et l'ethno-psychologie, l'esprit des peuples dans leur langue et le même esprit dans leur littérature – se trouvent en corrélation intime, souvent indissoluble... » Cette conception est identique à celle dont Eminescu, puisant aux sources naturelles du folklore, avait non seulement eu l'intention instinctive, mais qu'il avait acquise pendant ses études universitaires, à une époque où les ouvrages de Steinthal et de Lazarus étaient à l'ordre du jour, et qu'il allait développer dans les plaidoyers journalistiques dont nous parlions. « Jamais un livre ne deviendra populaire s'il ne parle pas la langue encore mal équilibrée du peuple, s'il ne reflète pas les croyances du peuple, ses espérances, ses faiblesses, s'il sait davantage que n'en sait le peuple dans son ignorance patriarcale... », affirmait Hasdeu dans le même avant-propos aux livres populaires ; lui répondaient comme un écho, sur le même ton, des lignes comme celles d'une série de « notes bibliographiques » parues dans trois numéros successifs du journal « *Timpul* » et consacrées à certains livres récents dont ceux d'Ispirescu et de Creangă: « Une véritable littérature pérenne, que nous aimons et que les autres trouvent originale, ne saurait se fonder que sur la langue vivante de notre peuple, sur ses traditions, ses coutumes et son histoire, sur son génie. Tout ce qu'on pourrait produire en dehors du génie vraiment national (et non patriotique-libéral-politique) se serait dépourvu de valeur et de durabilité tant chez nous qu'à l'étranger ». Aussi Eminescu trouvait-il de son devoir de recommander, comme il l'avait fait plus d'une fois, la collecte des produits véritables de la création populaire, même s'ils semblaient parfois dépasser les limites de la décence. (...) Quand, en 1882, Hasdeu commence la publication, dans la nouvelle série de « *Columna lui Traian* », des résultats obtenus sur la base du questionnaire concernant les coutumes juridiques du peuple roumain, rédigé et distribué aux instituteurs dès 1877, Eminescu consacre à cet événement un long et substantiel commentaire. Après avoir affirmé qu'à la différence des sciences naturelles et des mathématiques, « cosmopolites par leur nature même » – « la science de l'histoire, de la langue, des manifestations artistiques d'un peuple, de la vie juridique, des coutumes, est une science nationale ... qui contribue à affermir les vertèbres de la nationalité », et constaté que notre fausse civilisation « transforme les « *Paroles ancestrales* » en ce charabia des journaux et des plaidoyers si bien qu'il faut passer au crible même le dictionnaire de la langue actuelle », Eminescu en arrive à la conclusion juste et élégamment formulée que « ce qu'on découvre dans ces documents historiques et linguistiques n'est pas un simple matériel d'intérêt archéologique, mais la Roumanie même, le génie du peuple roumain qu'on épure des strates superposées, des ruines et de la barbarie ».

Les conclusions qui se détachent de cet examen, surtout descriptif, des rapports d'Eminescu avec le folklore sont, croyons-nous, assez claires. Admirateur prédestiné des créations populaires, Eminescu fit son apprentissage dans les jardins embaumés

mêmes du folklore, en y empruntant maints parfums, maintes parures pour sa propre création poétique. Collectionneur du folklore de différentes espèces, il mit dans sa transcription et dans le sarclage de certaines mauvaises herbes, deux passions très souvent antagonistes: la passion de l'artiste formé à l'école folklorique de Vasile Alecsandri et la passion du chercheur scientifique devant les exigences de l'étude moderne du folklore. Interprète et commentateur des créations populaires, où il déchiffrait les signes ancestraux de la psychologie du peuple avant même d'avoir pris connaissance des ouvrages théoriques d'ethnopsychologie, Eminescu est contemporain dans la période de sa maturité intellectuelle – les six années où il travaille à « *Timpul* » – de l'école folklorique de Hasdeu, dont il partage les conceptions et dont il suit avec beaucoup de sympathie les contributions, qu'il commente en spécialiste. Son œuvre la plus précieuse et la plus vaste en matière de folklore reste cependant – si paradoxale que puisse paraître cette affirmation – son activité de journaliste, à laquelle le combattant politique antilibéral, antiféodal, antilevantin sacrifie les plus belles années de sa vie, tout en distillant en même temps toutes les liqueurs folkloriques, et notamment la fleur de la parémiologie populaire (...)